

LACAN, NOUS ET LE RÉEL

Séance XVII

De l'Autre à l'autre
Aller-retour pendant la cure
Hegelianisme de Lacan

Christian DUBUIS SANTINI



Paris, avril 2018

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Comment articuler que pour le parlêtre l'Autre est toujours déjà là avec la proposition : « l'Autre n'existe pas » ?

Christian DUBUIS SANTINI : C'est une question très intéressante puisque ça replace le sujet dans sa position de dépendance et d'aliénation à l'Autre. Il suffit de penser que nous sommes les seuls êtres de cette planète à être à ce point dans :

Une néoténie aliénante

L'exemple que je donnais était celui du petit gnou qui naissait dans la savane : on le voit sortir du ventre de sa mère et tomber par terre, mais immédiatement il se met sur ses jambes. Il va pour téter et la maman gnou fait un petit pas : il est obligé d'apprendre à marcher. Immédiatement, il sait marcher. Il approche encore pour téter et cette fois elle court un peu. En quelques secondes, il sait marcher et il sait courir. Il est pratiquement prêt — il est petit, il est fragile —, mais prêt à affronter la vie.

Or, quand on pense que nous, les êtres humains, nous sommes frappés de **néoténie**, c'est-à-dire d'une naissance anticipée très largement sur nos capacités d'émancipation et d'autonomie puisque pendant 18 mois — 9 mois dans un premier temps et encore 9 mois après — on ne peut pratiquement rien faire. La marche, ça commence à venir à partir peut-être du neuvième ou dixième mois, mais c'est une marche très hésitante. On dépend intégralement de quelqu'un d'autre pour nous nourrir, s'occuper de nous, nous changer, nous entourer, nous manifester le fait que ça a du sens d'être en vie. Ça, ça dure très longtemps parce que je parle juste des premiers mois de la vie, mais en vérité pour certains, ça dure

beaucoup plus longtemps que ça et ils ne peuvent pas sortir d'une **dépendance à l'Autre**.

L'Autre, c'est la mère en tant que fonction maternelle. Ce n'est pas vraiment le personnage de la mère, c'est le fait d'attendre sa subsistance de l'Autre.

D'une certaine manière, *l'Autre nous précède toujours* :

⇒ De ce point de vue là, du point de vue de la réalité ;

⇒ mais il nous précède aussi en tant qu'**Autre du langage**, avant notre propre naissance, puisqu'avant notre propre naissance nous sommes déjà nommés : « Il va s'appeler comme ça. Elle va s'appeler comme ça ». On l'appelle déjà, on parle, on s'adresse :

Le langage existe déjà

Il y a toujours de l'Autre



Forcément, la dimension de l'Autre qui est toujours déjà là, toujours présente, est ce qui caractérise pour nous aussi bien **l'ordre Symbolique du langage** que l'on vient d'évoquer et donc *la précession de notre sujet existe déjà en tant que*

nommé, notre sujet fait déjà partie d'**un corps de phrases** : dès qu'on donne un nom à un enfant, on l'inscrit dans une phrase et donc il existe déjà sur **le plan symbolique**.

Et puis sur **le plan de la réalité**, celui de la substance jouissante du corps, il y a aussi cette dépendance à l'Autre qui cette fois est liée à la subsistance. Le bébé est obligé d'être nourri, nettoyé, câliné, cajolé, d'être pris aux bras.

Donc l'Autre est toujours présent, c'est une dimension non seulement inévitable, mais fondamentale pour nous :

Nous appartenons à l'Autre



Ensuite, il faut faire la différence entre ce qui est de l'ordre :

⇒ d'une dimension humaine **en soi** ;

⇒ et le **pour-soi** de l'être humain.

On peut dire qu'un bébé est un homme en soi, mais il ne l'est pas encore pour soi.

Il aura dû construire **un mode d'humanisation** à travers l'humanisation que vont lui proposer les gens qui l'entourent donc l'Autre en tant que système du langage, en tant qu'il est représenté par des petits autres que sont la mère, le père et puis les autres, avant d'advenir à une forme d'autonomie possible et c'est là où :

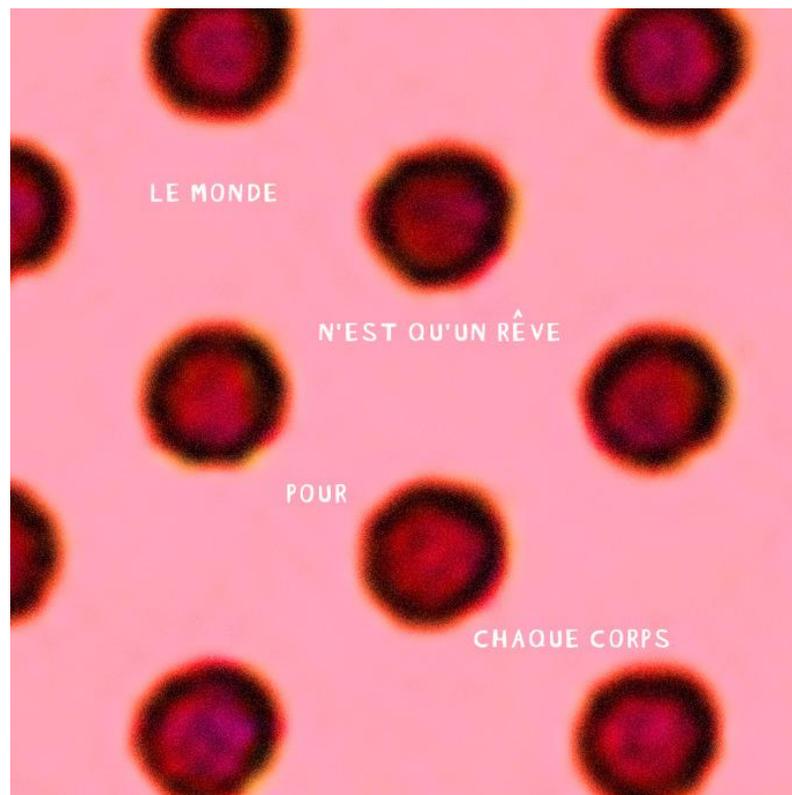
L'Autre n'existe pas



Dans « L'Autre n'existe pas » de Lacan en tant que A barré, ce qu'il faut entendre c'est que l'Autre grand A n'existe pas en tant que sujet ; c'est un système automatique d'un langage qui fonctionne avec des combinaisons — c'est le

jeu des signifiants entre eux —, mais il n'y a pas d'Autre. Il n'y a pas d'Autre et il n'y a pas d'Autre de l'Autre, ça veut dire presque la même chose parce que ça veut dire que l'Autre n'est pas un sujet.

Nous sommes chacun un monde
et nous sommes absolument seuls avec le langage



C'est là où la dimension freudienne est à proprement parler subversive et incompatible avec tous les systèmes qui ne tiennent pas compte de ce qui est absolument spécifique chez Freud et notamment chez les marxistes — peut être qu'on va en reparler tout à l'heure parce que j'avais abordé un peu ce plan avec la philosophie — c'est que pour Freud :

C'est la société qui procède du refoulement
et pas l'inverse



Ce qui nous vient de l'extérieur est déjà notre propre refoulement. C'est une dimension très importante pour saisir en quoi « le grand Autre n'existe pas » de Lacan est une libération c'est-à-dire une émancipation, une désaliénation pour le sujet. Il n'y a pas un sujet autre, il y a de l'Autre, mais cette Autre-là n'est pas considéré comme un sujet. C'est un rapport direct avec notre propre refoulement, un système.

Si on lui attribue une fonction de sujet, il fonctionne comme un sujet et alors on est en position d'autorité, de victime, etc. ; ce en quoi « l'autre n'existe pas » est quelque chose à quoi on doit arriver à la fin, par le travail de l'analyse.

Ça, c'est la deuxième étape. La troisième étape et là, on peut dire que si on connaît un peu la théologie, ça correspond à l'Islam, mais pas l'Islam dont on parle aujourd'hui — celui des imams illettrés et stupides qui occupent les écrans de télévision —, mais l'Islam tel qu'il est conçu notamment par les poètes soufis dont Ibn Arabi au Xe siècle en Perse. C'est qu'il ne peut y avoir d'Islam véritable que dans un périmètre

très étroit autour du Golgotha, c'est-à-dire que L'Autre ne peut jamais disparaître, il nous préexistait et il nous survivra d'une certaine manière et sans pour autant avoir été sujet. Il aura fallu passer toutes ces étapes.

Le dernier Lacan met en scène une forme d'amour oblatif de retrait vis-à-vis de l'altérité radicale de L'Autre en tant qu'il restera toujours une altérité radicale.

**C'est une retraite du sujet
qui se fait par l'amour**

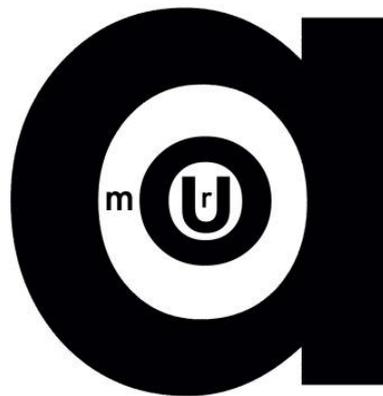


Ce en quoi la mort et l'amour déjà pour Freud sont très liés et Lacan accomplit ce geste définitif qui relie en fait l'histoire théologique.

L'Autre n'existe pas, c'est une considération pour le sujet en tant que cette considération-là est l'expression qui lui permet de conquérir son émancipation, sa désaliénation. À partir de ce moment, il a la responsabilité entière de ce qui lui arrive, il n'attribue pas à l'Autre une fonction subjective qui va le mettre en minorité.

Voilà comment on passe d'un Autre omniprésent à un Autre qui n'existe pas en tant que sujet, mais qui cependant ne perd jamais son altérité. On ne vient jamais à bout de l'Autre en tant qu'il possède un savoir et une vérité, mais malgré tout il n'existe pas en tant que sujet. Ce n'est pas un autre sujet, ce n'est pas un petit autre. C'est un mécanisme signifiant qui fonctionne de manière automatique dans la chaîne signifiante, mais qui ne peut pas être incarné. C'est pour cela que la résurrection christique n'est pas du tout que le Christ se réincarne en quelqu'un d'autre. Lorsque les apôtres lui demande « où seras-tu quand tu auras disparu ? » — parce qu'il sait très bien ce qu'il va se passer — il dit :

Quand il y aura de l'amour
entre deux d'entre vous,
je serai là



Ça, c'est la notion de Saint-Esprit en théologie chrétienne, c'est-à-dire que c'est le système langagier. Le Saint-Esprit, c'est l'ordre symbolique. C'est dans la parole et dans la parole d'amour qu'il y a une résurrection. C'est par la parole puisque la parole est ce qui en psychanalyse nous permet de civiliser la jouissance.

S'agit-il donc de deux mouvements opposés
qui tendent vers le même but ?

Christian DUBUIS SANTINI : Là aussi, il y a un cousinage entre l'enseignement de Lacan et la dialectique remise à l'ordre du jour par Hegel, 25 siècles après, enfin, 20 siècles après Platon. C'est que ce n'est pas le même Autre, c'est la position du sujet qui va changer. C'est pour ça que depuis un certain temps j'insiste davantage — ça a toujours été mon axe puisque je n'ai jamais quitté cette orientation-là — sur :

L'hegélianisme profond de Lacan



C'est ce qui m'a lié tout de suite à Slavoj Žižek — Je trouve son premier livre, qui était sa thèse doctorale, absolument remarquable, indépassable — c'est l'hégélianisme de Lacan, non pas dans les références explicites que Lacan fait à Hegel, il en fait beaucoup, mais dans la structure même de son

enseignement. Pour bien comprendre ça, il faut revenir sur les concepts clefs de Hegel... :

⇒ **la négation de la négation** ;

⇒ **la dialectique** en tant qu'elle introduit toujours un troisième terme entre deux termes selon un principe de syllogisme ;

⇒ **la logique** telle qu'elle se déploie entre la thèse, l'antithèse et la synthèse, la synthèse étant l'antithèse sauf que le sujet a changé sa position ;

⇒ Et bien sûr, le moment le plus fascinant : Lacan, Marx et la plupart des lecteurs de Hegel ont été absolument fascinés par ce passage-là, celui de **la dialectique du maître et de l'esclave** dans la *Phénoménologie de l'esprit*.

... pour arriver à cette figure de l'Autre qui soit au départ quelque chose de substantiel. Au départ, la mère est quelque chose de substantiel pour l'enfant puisque bien sûr il y a la nourriture, mais c'est la parole même de la mère en tant que substance, c'est la langue, c'est le fait que **la transmission de la parole** [se réalise] non pas par l'apprentissage c'est-à-dire selon un type de logique qu'on appellera hypothético-déductif, mais **par imprégnation** : c'est quand la mère parle à l'enfant — où ce qui tient lieu de mère, ce n'est pas la mère forcément en tant que génitrice, ça peut être quelqu'un d'autre qui s'occupe de l'enfant — c'est là où la langue [lalalangue] qui se transmet pour l'enfant a un certain mode d'accès au langage qui est d'abord une **jouissance** :

Avant de signifier quelque chose,
le langage signifie pour quelqu'un



Ça, c'est un autre substantiel. À la fin du travail et c'est pour ça que je passe par Hegel pour dire ça, c'est que dans « *la négation de la négation* »... je reprends un peu ça :

⇔ [Première phase] : **L'identité à soi-même** telle qu'elle apparaît à un petit enfant. Le petit enfant au début ne peut pas

dire « je », il dit « bébé a fait ça » ou il dit son prénom, il parle de lui à la troisième personne. Et à un moment, *il va sentir qu'il existe* d'une certaine manière c'est-à-dire qu'il a une identité propre ; il ne sait pas à quoi il est identique — dans « identité », il y a « identique » —, mais en tout cas ça lui donne une position où il se sent comme quelque chose de *positif* qui se définit par rapport au reste du monde qui est *négatif*.

Il négativise le monde

Il se met dans une position où l'affirmation de soi passe par la négativité du monde, il détruit le monde, il casse les objets ; c'est une phase de toute puissance comme une forme de naissance, sortie première d'une altérité qui se passe par le langage.

Si les enfants commencent à mentir, par exemple, ce n'est pas un procédé vraiment moral, c'est qu'ils ont le sentiment très profond qu'ils appartiennent corps et âme à l'Autre. La seule manière qu'ils aient de tester le fait qu'ils auraient une liberté possible, c'est de faire des choses que l'Autre ne saurait pas. Donc, ils vont commencer à mentir, à raconter des histoires jusqu'à arriver à cette phase en quelque sorte d'**autoaffirmation de soi**. Alors, cette première phase-là est une positivité en soi, mais une négativité du monde.

⇒ Deuxième phase : face à cette négativité du monde, l'enfant s'aperçoit qu'il y a une forme de **persistance du monde**. Même s'il détruit la nourriture, il y a d'autres nourritures qui viennent : il mange une pomme, il y a une autre pomme qui vient, etc., donc il y a une forme de persistance.

Il pourrait détruire à l'infini le monde, il se présenterait toujours à lui.

D'une certaine manière, ce qu'il se passe c'est qu'il va accepter certaines **déterminations**. Ça rentre aussi avec le langage : « tu es comme si », « tu es comme ça ».

C'est pour ça que c'est très important la manière dont on parle aux enfants.

Il y a des parents qui disent aux enfants : « tu es sale, tu es feignant ! » , ça, ça va constituer des déterminations pour l'enfant qu'il les prenne directement ou indirectement, ça va le déterminer et petit à petit, il va se construire **un faisceau de déterminations**. Moi, je suis né à Bastia par exemple, j'ai grandi en Corse, je suis corse, j'ai un certain type de comportement corse, et puis j'aime certaines choses et d'autres pas, je ne me laisse pas faire, j'ai une certaine fierté, c'est un ensemble de déterminations. On est dans un deuxième temps qui constitue cette fois :

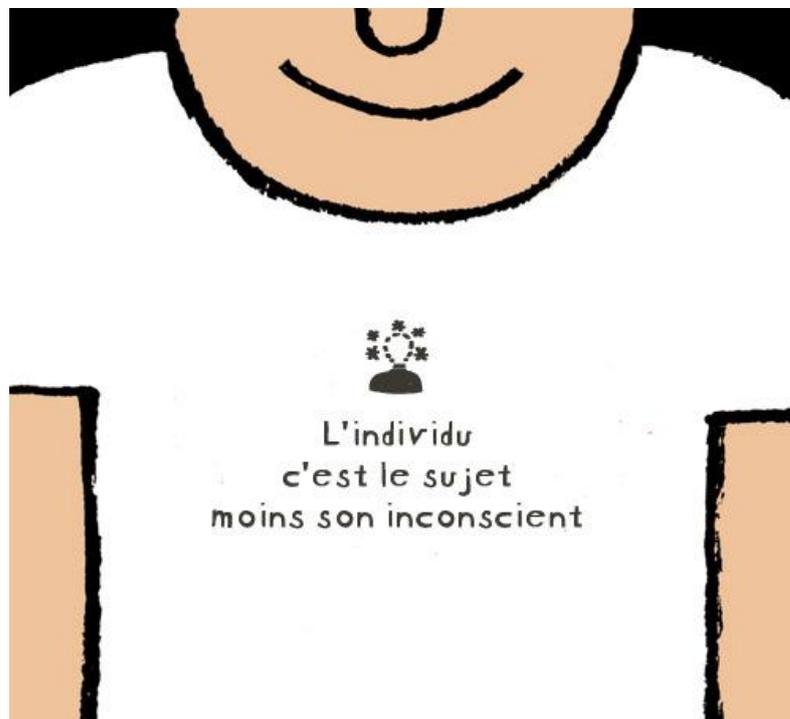
la négation de la première
affirmation de soi comme positive

Puisque cette fois j'ai des déterminations, je me nie en tant que volonté pure positive face au monde qui est négatif, que je négativise pour exister moi, indépendamment de tout le reste; là, j'accepte certaines déterminations.

On peut dire que c'est la formation du **moi** en quelque sorte, c'est une légende, *le moi est une légende, c'est une légende familiale*, où selon les signifiants qui sont distribués — c'est pour ça que c'est très important ce qu'on dit aux enfants, ce

qu'ils entendent, parce qu'ils vont développer **certaines déterminations** — ils vont **particulariser**. Et pour ça, on a la notion d'« **individu** » au sens laxiste du terme — au sens contemporain — où quelqu'un se définit par rapport à ses propres particularités : « moi, je... », mais « moi, je » justement :

« moi, je » ce n'est pas le sujet
c'est une somme de déterminations



⇒ Et c'est là où la troisième phase, c'est-à-dire **la négation de la négation chez Hegel**, c'est que le sujet à ce moment-là — parce que la dialectique joue entre le singulier et l'universel. Il n'y a pas d'universel là, il est une somme de déterminations : je suis corse, tu es bretonne, ce sont des déterminations —, comment retrouver l'universel là-dedans :

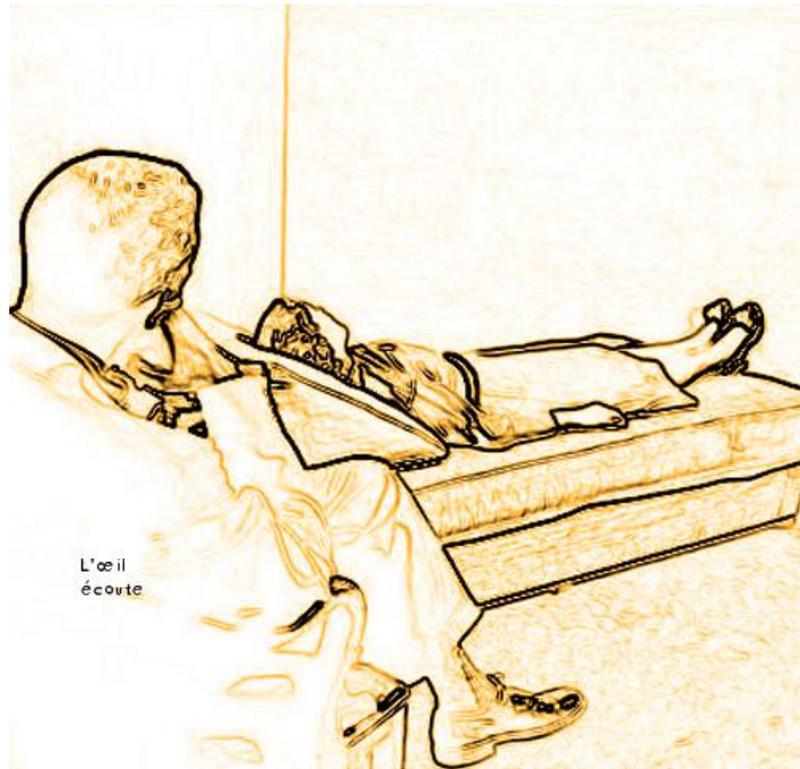
C'est que le sujet applique à lui-même
une négation de ses déterminations



Ça, c'est le passage de l'analyse.

En analyse, tu vas questionner l'ensemble de tes déterminations. Est-ce que je suis vraiment comme ça ? Qu'est-ce qui fait que je n'aime pas les tomates ? Qu'est-ce qui fait que je me prends pour je sais pas quoi ? Est-ce que c'est la vérité ? Et si j'entends ma parole telle qu'elle me revient parce que c'est là où l'analyse joue le rôle d'un autre, mais pas n'importe quel autre, pas le grand Autre justement comme le font les psychologues, les psychothérapeutes, tous les coachs et je ne sais pas quoi — justement, il y aurait une forme de conduite morale, la cure n'est pas du tout une conduite morale — :

Le psychanalyste se met en position
d'objet petit a



Il fait le mort, en quelque sorte. Il ne fait que renvoyer des interprétations qui vont faire dériver la chaîne signifiante de l'analysant.

De cette manière-là, il prend un recul vis-à-vis de l'ensemble de ses déterminations et ça devient les **autodéterminations** qu'il s'applique à lui-même avec une distance.

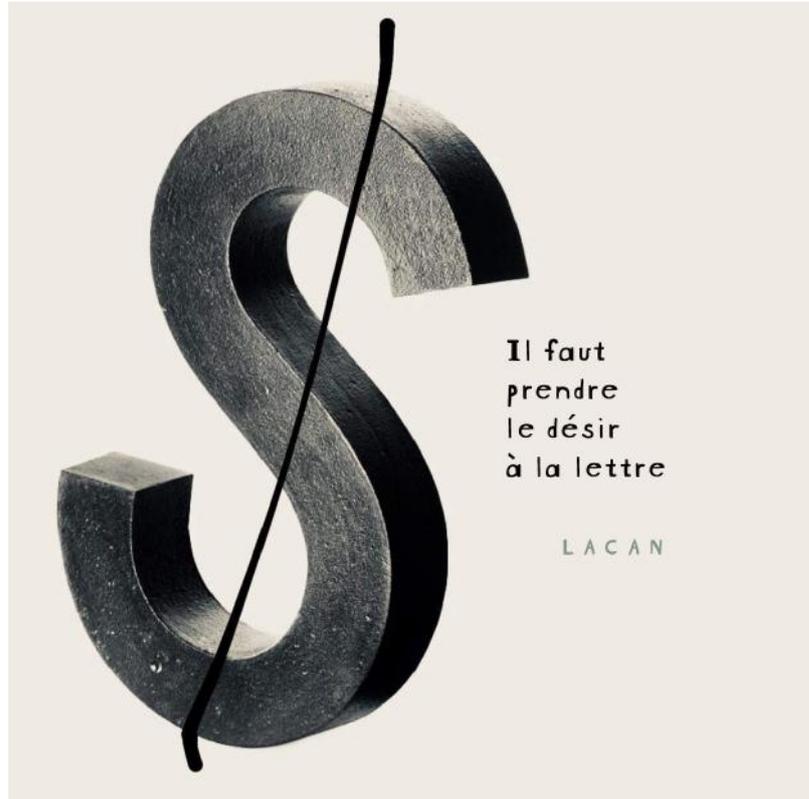
À ce moment-là, il rejoint **un universel**. Ce ne sont plus les déterminations qui le définissent, c'est la distance qui lui fait considérer que ce sont des autodéterminations. Comme dit Freud :

**Regarde quelle est ta responsabilité
dans le désordre dont tu te plains**

S'il remet en cause ces déterminations, il ne va plus être identifié à elles.

Cette capacité de définir des déterminations comme autodéterminations touche à l'universel. C'est **un sujet vide** de toute détermination que Lacan appelle :

le sujet barré \$



À ce moment-là, simultanément à ça, le grand Autre se barre aussi. S'il y a une distance, ce ne sont plus des déterminations efficaces, le grand Autre devient cette machinerie symbolique.

Ça veut dire que le grand Autre n'est plus sujet. C'est en cela justement que l'on peut parler de **l'existence ou de l'inexistence de Dieu** parce que c'est si on attribue un sujet à l'Autre en tant que grand Autre, qu'on lui donne un statut d'existence... mais si on le prive de ce sujet-là, le sujet en tant que sujet barré analysant, lui, est seul avec la distance qu'il a mise avec sa désormais autodétermination. Il touche là

à l'universel. C'est là où il y a une différence de terminologie entre Hegel et Lacan :

⇨ *Pour Hegel, à ce moment, le sujet que j'ai appelé le sujet analysant est un individu. Pour Hegel, justement, il est arrivé à dépasser sa propre division.*

Il s'est réconcilié avec l'universel, il n'est plus l'objet de déterminations externes qu'elles soient naturelles ou culturelles, c'est-à-dire de l'ordre de la réalité ou de l'ordre du langage. Il est cette fois dans cette conciliation d'être ce vide à partir duquel les déterminations sont arrivées, il a cette distance vis-à-vis de ça ;

⇨ *Tandis que pour Lacan, le sujet reste un sujet, mais un sujet divisé qui assume pleinement sa division parce qu'il assume le fait que l'Autre n'existe pas en tant que sujet.*

Qu'il n'existe pas en tant que sujet ne veut pas dire qu'il n'y est pas, l'Autre. Il y est tout le temps, puisque l'Autre en l'occurrence c'est le grand Autre et c'est donc le système symbolique qui fait que les mots que nous employons trouvent un sens et une signification, qu'il y a **un intérieur du champ de signification** et **un hors champ de signification**.

L'Autre devient **ce système symbolique** et on peut dire si on va plus loin dans la théologie que c'est la trace de Dieu. C'est pour ça que Lacan assimile Dieu et le « Dieeeeur » comme il dit — le Dire — c'est-à-dire que le dire, la capacité que nous avons de dire est la trace même de Dieu, mais il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Il n'y a pas une espèce de Dieu dans les

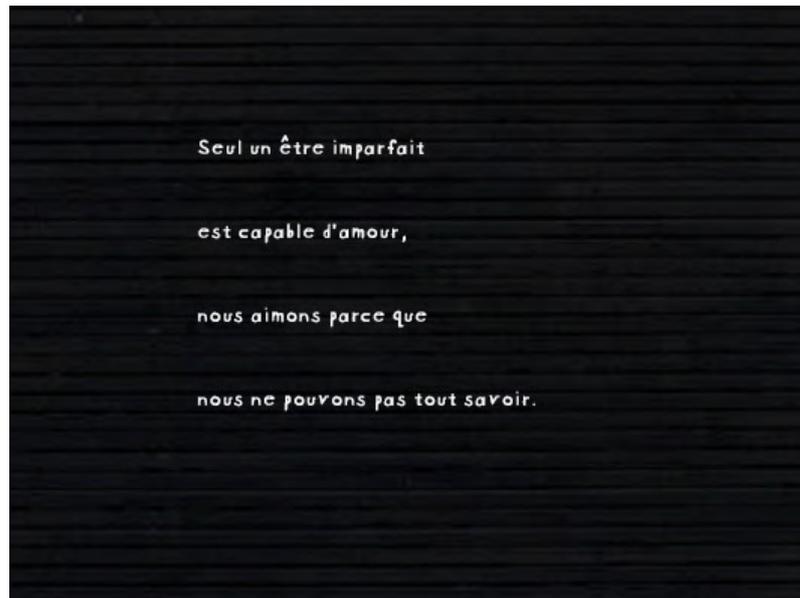
nuages qui va te dire ce que tu dois faire ou ne pas faire.
D'ailleurs :

**Le Dieu chrétien
est un Dieu impuissant**



La parole du Christ c'est « Eli, eli, lama sabachtani? » Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Parce qu'il est impuissant et c'est pour ça paradoxalement que c'est un Dieu d'amour.

**Seul un être faillé, faillible, impuissant
est digne d'amour**



On dit que le Christ vient sauver les hommes, c'est vrai d'une certaine manière puisque symboliquement cette histoire amène jusqu'à la possibilité initiatique d'arriver jusqu'au dépassement de sa propre division subjective, mais il vient surtout sauver Dieu.

C'est pour ça que ça donne une religion, aussi, mais les vrais chrétiens ne sont pas forcément dans les Églises ; c'est justement :

**Le paradoxe de la religion chrétienne,
c'est que c'est la religion de l'athéisme**

À proprement parler, le Dieu disparaît en tant que puissance, il n'est plus tout puissant.

Ce passage permet de comprendre notre rapport à l'Autre et l'évolution de ce rapport à l'Autre qui passe d'un état de dépendance absolue, radicale, extrême du départ, à une possibilité de faire avec l'Autre qui n'existe pas, mais qui est un mécanisme signifiant à partir duquel nous conquérons

notre humanisation. *Notre propre humanité passe par le fait que nous sommes des êtres parlants* et que ce qui permet la parole, l'ordre symbolique — le Saint-Esprit chez les chrétiens — c'est une conformation corporelle qui entre le larynx et l'oreille nous prédestine dans ce bloc audiovocal à être :

Des êtres de langage



Des êtres de langage, ça ne veut pas dire qu'on parle. On est d'abord parlés avant et même quand on est parlant, on est toujours plus parlés que parlant.

Il parle avec des mots qui viennent de loin...

Christian DUBUIS SANTINI : Qui viennent de l'Autre. Quand tu dis « qu'est-ce qui reste de l'Autre ? », quand Lacan dit « Le désir c'est toujours le désir de l'Autre » c'est que les mots appartiennent toujours à l'Autre et que :

**Le désir
c'est toujours le désir de l'Autre**



Quand Lacan appelle le **grand Autre** « *le trésor des signifiants* » ça veut dire les scénarios eux-mêmes désirant comme dans la bibliothèque de Borgès tous les livres possibles, tous les scénarios, tous les assemblages de mots possibles, ça, c'est vraiment l'Autre, mais c'est l'Autre en tant que possibilité pas en tant que sujet. Ce n'est pas un sujet agissant.

Voilà, en réalité nous sommes seuls face à cette machinerie symbolique.

S'il n'y a pas d'Autre, qu'en est-il de l'échange, de la communication ?

Christian DUBUIS SANTINI: Justement, c'est très bien, c'est magnifique comme question puisque là, tu renvoies à un

petit épisode de la leçon qu'il fait à Louvain où on lui dit « *la communication...* », il rit et tout le monde rit. Il dit « *ah ! vous, savez, vous êtes au courant alors que ça n'existe pas !* » C'est qu'en fait ce n'est qu'un écho :

**Tu ne fais qu'envoyer à l'autre
quelque chose qui te revient
sous sa forme inversée**



C'est ça le fait que nous soyons inscrits dans une bande de Moebius. C'est un simulacre de communication. Il n'y a de communication que malentendu réussi, en quelque sorte. Chacun reçoit son propre message qu'il a envoyé sous sa forme inversée et le reconnaît comme tel.

Là, il y a un petit exemple qui est magnifique pour illustrer ça, — n'hésitez pas à me demander des exemples si c'est un peu trop abstrait — c'est une histoire où un type vient d'être quitté par sa femme, il est très très dépressif et il se promène dans un parc et puis il voit près d'une statue une espèce de manège bizarre avec des jeunes : il y en a un qui vient poser

quelque chose et puis peut-être un quart d'heure après quelqu'un d'autre vient reprendre quelque chose et le manège continue. Il va voir ce qu'il se passe, il prend le truc, c'est un message codé. Il l'enregistre — évidemment pour que l'histoire soit fiable, il est spécialiste de codage, de cryptage — et il replie le truc. Pour tester le fait qu'il a bien compris le code, il fait lui-même le message et va le poser dans la statue. Sur le message codé, il demande que l'homme avec qui sa femme est partie soit supprimé. Là, il y a un concours de circonstances, le type en question se fait renverser par une voiture et meurt et lui reste subjugué d'avoir orchestré son meurtre. Mais en fait, il n'y en a rien été. Lui vit dans son monde avec ses histoires, etc., mais les autres n'étaient pas de vrais espions, c'était des étudiants qui avaient mis en place un système de cryptage et qui s'amusaient, mais le concours de circonstances a fait comme s'il y avait **une réponse du Réel**.
Là, on est dans :

le malentendu réussi absolu



*On croit qu'il y a eu une communication et en vérité
chacun continue à vivre dans son monde et à recevoir de
l'autre son message sous sa forme inversée.*

Ce que tu dis,
ce qu'il t'arrive
te revient comme ton propre message
sous sa forme inversée



En quoi ta rencontre avec Dominique
Pagani confirme-t-elle ton retour à
l'hegelianisme de Lacan ?

Christian DUBUIS SANTINI : C'est effectivement pour
moi une très bonne nouvelle cette rencontre avec Dominique
Pagani, parce que nonobstant l'écart qu'il y a entre nous —
qui est cet écart que l'on va retrouver entre Marx et Freud —

lui, en tant que fin lecteur de Hegel et puis vrai lettré, a une approche que je salue — et comme on revoit son propre message sous une forme inversée, je la trouve d'une certaine manière assez proche de la mienne ! :-DD — parce que d'abord, il parle. Il n'est pas là à lire des textes. Il parle. Bon bientôt je vais aller au Liban, je vais être obligé de lire quelque chose parce qu'on se retrouve dans des circonstances comme ça, mais je pense qu'on ne peut approcher quelque chose que par la parole.

Le principe de la psychanalyse
c'est de dénouer par la parole
ce qui a été noué par la parole



L'essentiel de notre destin est noué par la parole. Les dits, les non-dits qui sont passés au-dessus de nous, les berceaux et les fées, mais aussi les faits qui nous sont rapportés nous concernant.

On est tout de suite dans l'imbroglio langagier, les mots, leur assemblage, leurs combinaisons, les manques de ces mots, leur assemblage vont déterminer l'ensemble de notre destin.

On va aller loin avec Pagani parce que lui, en tant que spécialiste de Hegel, exemplifie très bien **la dialectique du maître et de l'esclave**. Et sur la fin, Lacan n'est pas trop d'accord avec ça. Il accorde *in fine* à l'esclave la supériorité puisqu'il devient le maître du maître comme dans le film de Joseph Losey, *The Servant*. Pour Lacan, ce n'est pas tout à fait ça.



L'écart qu'il y a avec Dominique Pagani se situe juste dans le fait que lui-même se situe dans la lignée de Clouscard et j'ai parcouru un peu Clouscard et honnêtement je trouve que Dominique Pagani est supérieur à Clouscard. Clouscard était

son aîné, il était très ami avec lui et Clouscard a fait quelque chose de remarquable, notamment par rapport à la lecture qu'on peut avoir des événements politiques qui se passent aujourd'hui.

Clouscard a été le premier à ne pas être dupe et faire un décryptage des enjeux de mai 68.

Et c'est celui qui a trouvé l'articulation, justement, de ce qui semble s'opposer, mais qui en fait dans une collusion et une complicité secrète est :

Le libéralisme économique
avec le côté libertaire des mœurs



Ces choses-là étaient artificiellement montées par un discours à la fin de la guerre qui a eu ses premiers effets décisifs à partir de 70 — après mai 68 — qui a été d'*éradiquer toutes possibilités d'installations de la théorie marxiste*. De ce fait là, des gens comme aujourd'hui Cohn Bendit ou un autre idiot absolument insupportable là...

Goupil ?

Christian DUBUIS SANTINI : Oui ! Goupil. Ce sont les gens les plus exécrables du monde parce qu'ils n'ont pas vraiment de culture, ce ne sont pas des lettrés, ils étaient libertaires en 68 et libéraux dès 78. Aujourd'hui, ce sont les principaux soutiens de Macron. Normalement, tout le monde devrait dire « ce n'est pas possible, comment peut-on passer de là à là ?! », mais en vérité, c'est déjà inscrit dedans. L'intérêt de lire Clouscard c'est de retrouver les mots pour rétablir une notion centrale chez Marx qui est :

La praxis

C'est une notion que l'on retrouve déjà chez Hegel avec **la dialectique** et la création de **l'outil**. Il intègre dans la dialectique quelque chose qui n'est pas seulement abstrait, c'est-à-dire deux idées — selon le principe de syllogismes — extrêmes et entre les deux quelque chose qui vient faire la médiation. Hegel intègre l'outil. L'outil c'est quelque chose de Réel, ce n'est pas juste une idée. Et ça, c'est justement l'économie comme base de possibilité du politique donc **l'économie politique de Marx** qu'il dénonce comme ne pouvant pas être une science particulièrement autonome. Et Clouscard a une analyse très fine avec une analyse des rites initiatiques remplacés par l'inclusion dans des sphères de

consommation — le père qui offre la première tablette à son fils — et donc c'est bien vu. Du point de vue marxiste, c'est très bien, mais par contre, Clouscard n'a strictement rien compris à Freud et à Lacan. Il en parle comme quelqu'un qui n'a pas du tout la même rigueur que quand il approche les textes de Marx, par exemple. Là, il en parle comme un journaliste ou un étudiant moyen : il n'en a pas fait l'expérience, donc il parle de Freud comme d'une forme d'idéologie et de Lacan, il dit n'importe quoi. Il emploie des concepts comme « **l'inconscient de l'inconscient** », ce n'est pas que ça ne veut rien dire, pour lui ça veut dire quelque chose, mais pour un psychanalyste, ça ne veut rien dire.

Il n'y a pas d'inconscient de l'inconscient



Il n'y a pas d'inconscient de l'inconscient, de la même manière qu'*Il n'y a pas d'Autre de l'Autre*, parce que sinon, ça ne veut rien dire, c'est ne rien comprendre à l'inconscient.

L'inconscient ce n'est pas le mécanisme originel qui va régler la phénoménologie de mes actes et de mes comportements, l'inconscient c'est quelque chose qui bat comme un cœur et qui s'ouvre et se ferme uniquement dans un rapport d'analyse.

C'est entre un analysant qui parle et qui n'entend pas ce qu'il dit et un analyste qui écoute et qui essaye d'entendre ce que dit l'analysant et qui en tant que représentant de *l'objet petit a* va donner une interprétation, va couper, ou va greffer des signifiants et de cette manière faire dérailler la chaîne signifiante. Et l'inconscient, c'est très rare qu'il s'ouvre et on ne peut écouter l'inconscient qu'avec son propre inconscient. Donc il faut savoir ce que c'est déjà *son* inconscient. Il faut être soi-même passé par l'analyse et je dirais l'analyse jusqu'au bout : pas des psychothérapies, pas des petits bouts d'analyse comme ça.

Aller jusqu'à la confrontation
là où tous les semblants vacillent
là où tout tremble
du point de vue de sa propre identité

Et là, il y a une grosse faiblesse parce qu'il y a une opposition entre Marx et Freud. Alors que Lacan est très clair là-dessus justement, il dit que Freud ne dépasse pas Marx, il faut bien entendre ce que ça veut dire.

Pour Lacan, très fin lecteur de Marx puisqu'il récupère et intègre le concept marxien peut être le plus puissant qu'il y ait : **la plus-value**. Ce qui va faire que le capitalisme peut s'installer, en tant que Discours, c'est que le travail sur lequel les marxistes insistent est **le travail non payé**. Or, dans la pratique analytique, c'est le seul discours — c'est là où on a une différence entre le Discours Capitaliste en tant qu'il ne fait pas lien social et les quatre autres discours, je ne vais pas revenir là-dessus — :

L'analysant récupère sa plus-value

Il jette l'analyste comme un déchet, à la fin. Il n'y a pas d'exploitation de ce discours-là. L'analysant récupère l'intégralité de sa plus-value puisqu'il paye pour sa propre parole en tant qu'elle émerge comme la possibilité unique de son émancipation et de sa désaliénation.

J'ai écrit quelque chose en 2010 sur l'articulation entre Marx et Freud, c'est :

**Pas de Marx sans Freud,
pas de Freud sans Marx**

C'est-à-dire comment articuler ces deux champs absolument inarticulables ensemble ? C'est justement mon travail et ma recherche : essayer d'articuler ces deux champs. Pour les marxistes comme Clouscard, il y a toujours de **la lutte des classes** : mais bien sûr ! Freud bien que non marxiste — on ne peut pas dire que Freud soit marxiste — ne nie pas ça, et il ne peut pas le nier, parce que c'est un fin lettré. Par contre, il dirait que *les signifiants au départ déterminent la position qu'on va avoir dans la lutte des classes* et comment on peut

reconnaitre que déjà dans **la différence sexuelle** il y a cet enjeu de la lutte des classes puisque comme dans *la lutte des classes il n'y a qu'une seule classe — la bourgeoisie*. Dans la lutte des sexes — qui n'est pas une lutte, mais une différenciation sexuelle — :

Dans la différenciation sexuelle,
il n'y a qu'un seul sexe,
c'est le Phallus

Le Phallus les hommes l'ont, mais n'en sont pas les propriétaires. Ils en sont les porteurs. Quelque part, il appartient à la femme. C'est la femme qui l'est le phallus, elle ne l'a pas sans l'être, comme dit Lacan.

Donc il y a toujours un élément du Réel, c'est-à-dire un signifiant sans signifié, qui est exactement la même chose que la lutte des classes, mais qui permet de la concevoir même si on n'est pas capable d'éclairer toutes les relations de cette démonstration. Il y a une possibilité effectivement d'**articuler Freud et Marx**, mais pas selon le freudo-marxisme de l'école de Franckfort qui est une erreur, qui ne connaît ni Freud, ni Marx. Marx, c'est quand même très précis et Freud, c'est hyper précis, alors si on est juste dans des considérations oiseuses à partir de ce qu'on a entendu dire d'un autre qui a dit des concepts, etc., c'est impossible d'arriver à quelque chose de sérieux vis-à-vis de ça. Mais là où justement pour moi Pagani est très bon — et d'ailleurs, j'ai eu une conversation avec lui il y n'y a pas longtemps au téléphone et effectivement, on est sur la même longueur d'onde — c'est que lui est profondément hegelien et ce qu'il reconnaît et ce qu'il a remarqué, c'est que justement pour les classes laborieuses — les gens les moins nantis sur le plan

matériel dans nos sociétés — dès qu'il y a eu un écart entre Hegel et Marx, c'est là où c'était le pire pour eux comme depuis 1968 justement, où il n'y a ni Hegel, ni Marx, parce qu'il y a eu les Deleuze, Foucault, Derrida qui ont occupé toute la scène, et Althusser... Althusser qui ne comprend rien ni à Marx ni à Lacan et qui est considéré comme un marxiste, c'est nul, Althusser ! Pour Lacan qui était très au courant de ça, par exemple, le seul philosophe — et là je retrouve justement Pagani parce que lui en passant par d'autres chemin en arrive à la même conclusion — :

**Le dernier philosophe
qui sauve l'honneur de la France après guerre,
c'est Merleau-Ponty**



C'est exactement ce que pensait Lacan, d'ailleurs dans *la Troisième* que j'ai commentée assez longtemps il y a quelques années, celui à qui il rend hommage en faisant le lapsus et en disant Lévi Strauss à la place de Merleau-Ponty — il fait un lapsus énorme pendant cette conférence — c'est Merleau-Ponty. *Merleau-Ponty était le dernier hegelien*, c'est-à-dire vraiment la structure hegelienne et la phrase de Merleau-Ponty :

Moi, la vérité, les Autres



La dialectique c'est toujours ça, c'est toujours trois. Dès que je suis avec les autres, s'il n'y a pas la vérité, c'est que je suis dans l'opinion, dans la doxa et donc je ne suis pas vraiment avec les autres. C'est cette somme d'individualités au sens laxiste — celle dont je parlais tout à l'heure — qui particularise ; où on n'est pas encore à l'**individu hegelien** ou au **sujet barré lacanien**, c'est à dire :

Un universel vide

Un universel vide qui a pris ses distances avec ses déterminations et qui gère sa propre autodétermination et sa propre responsabilité, la responsabilité de sa parole dans le monde qui est lié à son éthique, à l'éthique de son discours et le fait qu'il ait fait lui-même — normalement, on le fait en analyse — le tour des quatre discours deux fois.

Ça ne se fait pas comme dans un Monopoly avec des cases, mais on repère dans la manière dont l'analysant lui se positionne face à ce qu'il rencontre dans le Réel et comment il réagit par rapport à ça, les différences de ses réactions et comment il s'est déplacé en tant que sujet. C'est là où l'on rejoint aussi la dialectique hégélienne, le fait que la synthèse chez Hegel c'est la même chose que l'antithèse sauf qu'il y a eu un **déplacement subjectif**. Mais ça, d'ailleurs, tu m'en as parlé l'autre jour, tu l'avais remarqué...

Moi — La vérité — Les autres, est-ce que c'est une autre façon d'énoncer qu'il n'y a pas de rapport sexuel ?

Christian DUBUIS SANTINI : Oui. Oui. Oui, exactement.

S'il n'y a pas de rapport sexuel,
c'est parce qu'il n'y a pas de complémentarité
entre moi et le monde



Le rapport sexuel ça voudrait dire qu'il y a une correspondance. Alors, comme le monde — il faudrait redéfinir aussi le concept de monde — le monde, c'est l'ensemble des représentations qu'on se fait, le monde c'est notre propre refoulement, donc il n'y a pas de complémentarité avec ça, il y a toujours un décalage puisque je ne peux pas être identique à moi-même et le monde lui-même ne correspond pas.

Donc il y a toujours du trois, il n'y a pas deux qui s'imbriquent l'un dans l'autre qui deviennent un. Ça n'existe pas, sauf avec des prises de courant où il y a une prise mâle et une prise femelle qui se mettent dans l'un dans l'autre et d'un

seul coup, ça fait un seul fil où le courant passe. C'est justement ce qui n'arrive jamais, parce que la différence sexuelle :

Le Réel de la différence sexuelle



Le Réel de la différence sexuelle telle que le dit Lacan, c'est que la différence entre un homme et une femme n'est jamais réductible au plan symbolique. On ne peut jamais en faire une séquence narrative.

On met comme l'avait fait Turing devant un écran un homme et une femme et on leur demande de répondre à des questions, jamais on ne peut deviner si c'est un homme ou une femme qui répond parce que *la différence est de l'ordre du Réel. Le Réel c'est ce qui est indicible. C'est quelque chose qui échappe à l'ordre symbolique, on ne peut pas le dire.*

Ce n'est pas que la femme est trop loin,
elle est déjà trop proche en moi

Les hommes sont des mâles ratés et les femmes des femelles ratées. On n'arrive pas à être identiques à soi-même.

C'est depuis l'intérieur qu'on déforme sa propre perception. Pour parler de la lutte des classes, exactement comme quand on parle de sexe, c'est à partir de sa position. On ne peut pas vivre les choses avec une distance objective. On est immergé et c'est à partir de là que notre tropisme va nous faire aller d'un côté ou de l'autre. Et c'est là où entre en jeu les signifiants et la manière dont je fais avec mon histoire personnelle, où chacun de nous fait avec son histoire personnelle.

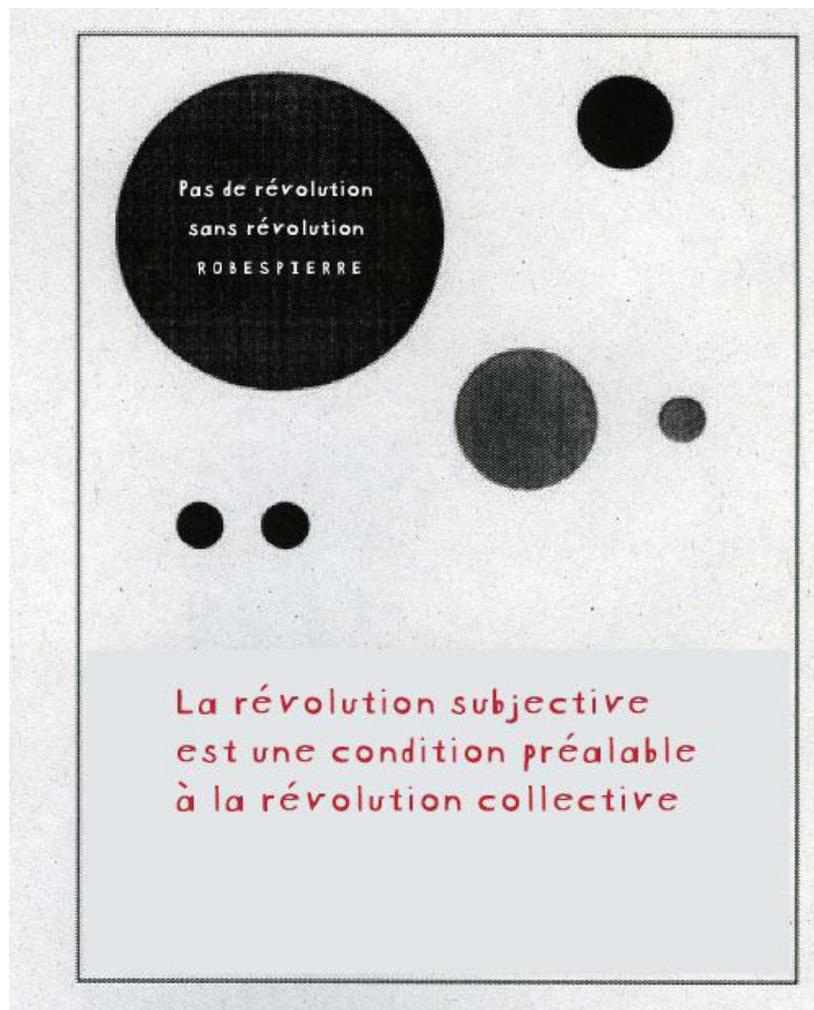
Comment passe-t-on de de la plus-value au plus-de-jouir ?

Christian DUBUIS SANTINI : Ça, c'est un trait de génie lacanien. Lacan est un très fin lecteur de Marx. Il a compris très justement que les heures des ouvriers sont comptées, puisque tout est compté comme en parle très bien Pagani. Quand il y a l'exploitation anglaise par exemple des îles aux Philippines où les enfants doivent travailler quatorze heures par jour, ils ont une minute vingt secondes pour réaliser leur tâche, tout est calculé. Et justement, qu'est-ce qui échappe à ça ? C'est le Réel. Le Réel échappe toujours à l'ordre symbolique. Cette plus-value que le capitaliste va empocher sur le dos de ses ouvriers n'est pas calculable, n'est pas réductible en termes symboliques. C'est lui qui est du côté où il possède les moyens de production, donc, c'est forcément du Réel. Le Réel, là, c'est *l'objet petit a* de Lacan. C'est-à-

dire qu'il entend dans son **équivoque signifiante** « plus de
jouir » [—] et « plus de jouir » [+] c'est-à-dire que :

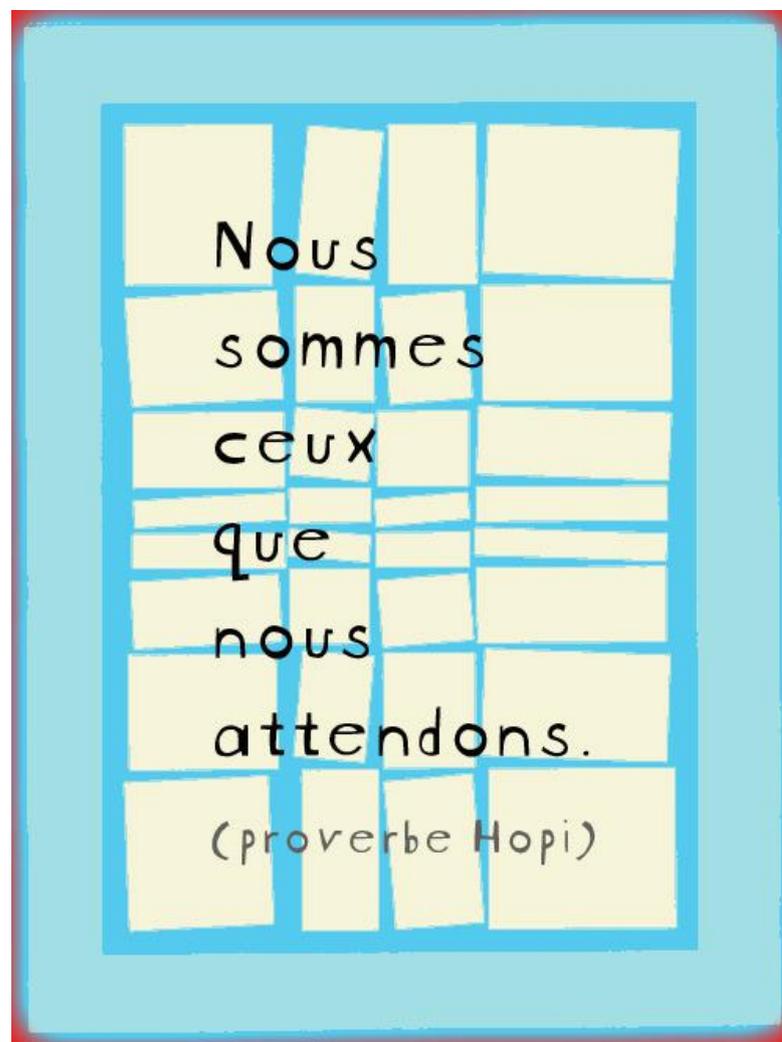
**C'est-là où tu ne jouis plus
ou c'est là où tu as un excès de jouissance
selon le rapport du sujet à l'objet petit a**

*Le rapport de Freud à Marx tient dans cette responsabilité
subjective absolue que prône la psychanalyse pour arriver
au communisme, c'est-à-dire la considération a priori des
communs ; le communisme n'étant pas un programme à
appliquer, mais plutôt le nom du problème à résoudre de ce
qui est universel. Ça ne peut se faire que par des sujets qui
auront fait ce travail-là d'abord sur le plan de leur propre
subjectivité.*



Sinon, tu comptes toujours sur l'Autre comme un autre substantiel qui existe vraiment et de qui tu vas attendre ta rémunération, ta grâce, ta salvation.

Voilà, ça ne marche pas comme ça parce que tu te mets toi-même en position de minorité. Et si tu te mets toi-même en position de minorité, tu y restes et tu ne fais que changer des gouvernements pour d'autres gouvernements et tu attends toujours. Comme dit le proverbe Hopi :

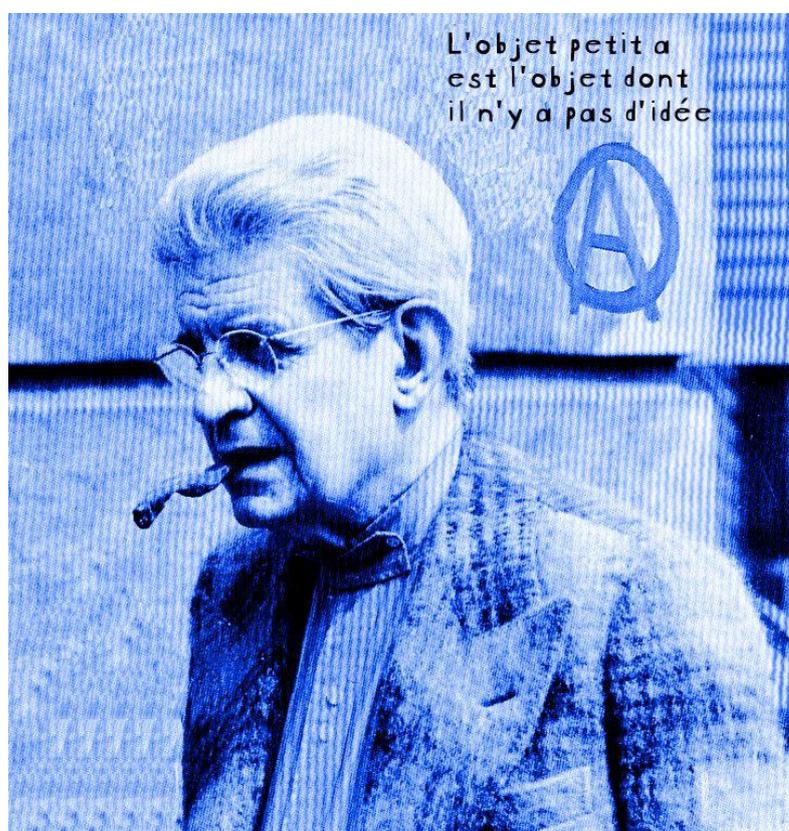


Il s'agit de faire le travail pour soi d'abord, c'est-à-dire de passer de l'en-soi au pour-soi et de faire son propre travail d'accéder à sa propre émancipation de sujet en tant que sujet barré lacanien qui correspond à l'individu universel

hegelien. Évidemment, le plus-de-jouir c'est l'objet petit a en tant que — on peut se reporter aux autres séminaires — ce passage de la plus-value au plus de jouir [+] ou au plus de jouir [—] c'est la découverte lacanienne.

Il ne revendique que ça :

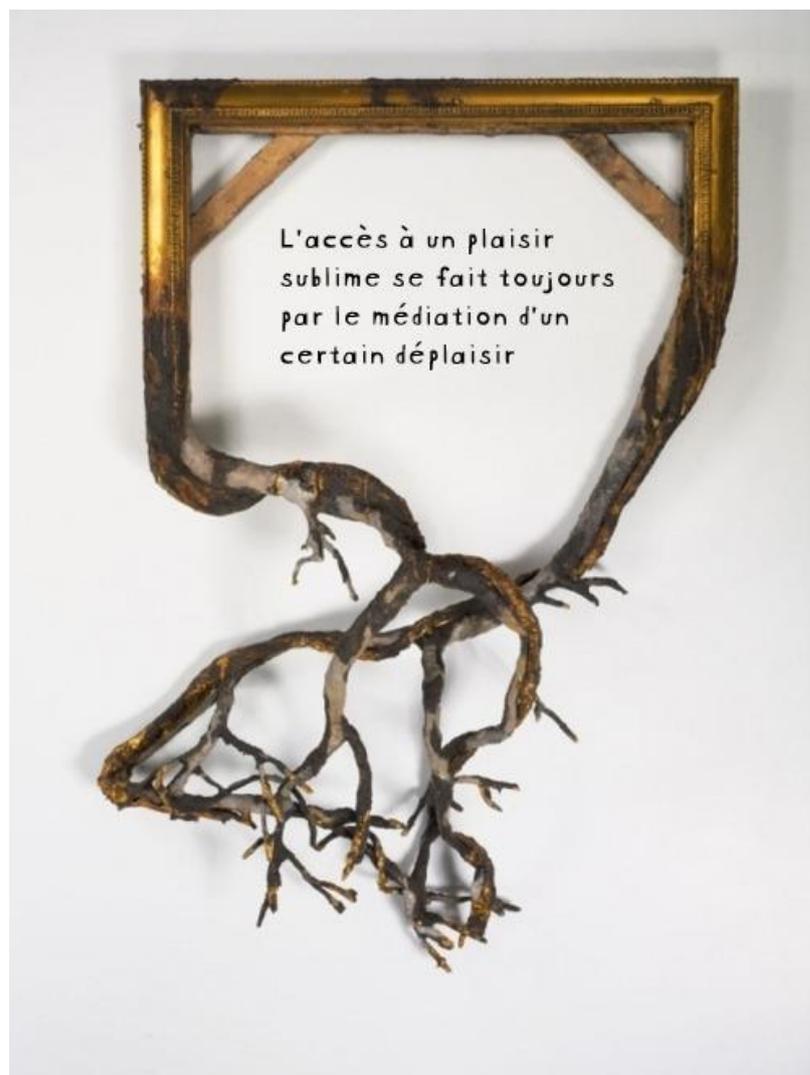
L'objet petit a
comme découverte



Parce que c'est ce qui justement permet aux philosophes d'arrêter d'osciller entre symptômes et fantasmes. L'objet petit a permet de se poser en tant que sujet barré. Il est l'objet incommensurable à ce sujet parce qu'il est l'autre côté de la bande de Moebius. Il est le Réel qui ne rentre jamais dans le symbolique.

C'est ça la notion de **Réel** chez Lacan. Sans cette notion de Réel là c'est impossible de rentrer véritablement dans la conduite d'une cure, ne serait-ce que ça. Sinon comment tu peux conduire une cure ? Ce qui est en jeu chez un sujet, c'est toujours d'abord un enjeu de reconnaissance, de reconnaissance de son désir et il y a cette dialectique du maître et de l'esclave qui met ça en scène, justement.

Pourquoi ce concept de jouissance (plaisir du déplaisir) est si difficile à admettre ?



Christian DUBUIS SANTINI : Oui, ça c'est très difficile effectivement parce que la jouissance si on veut en parler de manière assez simple et illustrée, on va dire que par exemple la première fois où tu as fumé une cigarette, tu as eu une jouissance, mais ce n'était pas du plaisir. Quand tu as bu de l'alcool, la première fois, c'était une jouissance, pas du plaisir.

**La jouissance est un plaisir niché
à l'intérieur du déplaisir lui-même**

... et qui fait écho à ce genre de plaisir dans le déplaisir insu du sujet, comme dit Freud avec *l'homme aux rats*.

J'ai revu l'autre soir un film que j'adore, *Voyage au bout de l'enfer — The Dear Hunter —* de Cimino. Un groupe de jeunes travaillant dans une aciérie se retrouve au Vietnam et à un moment absolument traumatique, ils sont obligés de jouer à la roulette russe avec leurs geôliers, les geôliers les font jouer à la roulette russe devant eux et parient.

La **jouissance** c'est ça, c'est **après coup** alors qu'il a complètement décroché, qu'il a fait une crise psychotique, etc. qu'*il ne peut pas ne pas continuer* à jouer à la roulette russe parce que ce qu'il a éprouvé à ce moment-là, dans ce plaisir du déplaisir, répugnant d'une certaine manière, mais en même temps donne une consistance à son être. C'est pour ça que la jouissance — même si c'est mal défini la manière dont je le dis — :

**La jouissance
c'est un sentiment d'existence**



On est sur une crête : à la fois, on existe un peu trop c'est douloureux et en même temps, on perd nos déterminations qui nous faisaient croire en notre existence.

Et si on a vécu ça étant petit, des enfants qui ont été battus par exemple vont chercher à prendre des coups ou ils vont chercher à en mettre parce qu'ils vont essayer de retrouver ce moment où entre le monde du langage auquel ils appartiennent — le monde des mots — et ce qui ne rentre pas dans les mots — leur propre corps d'une certaine manière qui leur échappe et qui leur fait peur — il y a une forme de **conjonction** qui en même temps est déplaisante, mais dans laquelle on trouve un certain plaisir peut être à évoquer, vivre en soi son unicité, je dirais presque son immortalité. C'est comme si on tentait là quelque chose. C'est pour ça que la jouissance et la souffrance, on peut dire que c'est la même chose.

Pourquoi tant de fascination pour ce qui nous dégoûte ?

Christian DUBUIS SANTINI : Parce que :

Le dégoût est l'envers du désir



Ce n'est pas l'indifférence, l'envers du désir, c'est un dégoût profond. S'il y a un dégoût profond, ça veut dire qu'il y a du désir.

Les gens, par exemple — je déteste l'emploi de ce mot de la novlangue : « **homophobes** », je ne veux pas employer ce mot-là — ces gens qui détestent les homosexuels, c'est forcément qu'ils sont homosexuels, sinon tu as juste de

l'indifférence vis-à-vis de ça. Ça ne te concerne pas. Si à ce point ça t'obnubile, c'est que tu l'es toi-même. Les gens qui sont anti je ne sais pas quoi, c'est qu'ils le sont. Forcément ! Sinon tu as de l'indifférence vis-à-vis de ça. Ça, c'est la jouissance et la théorie des discours permet de rendre compte de la jouissance, paradoxalement.

Ce que j'aime beaucoup aussi chez Pagani, c'est sa manière de dire les choses par la parole, justement.



Il me fait penser à cette image du pêcheur au filet en Afrique.

Quelqu'un qui arrive comme ça sur le bord d'un ponton et qui d'un mouvement assez gracieux va faire un quart de tour sur lui-même et va envoyer son filet avec une grâce qui fait que le geste va permettre de déployer le plus largement possible devant lui le filet et de faire un cercle presque parfait de saisi du Réel des poissons qu'il y a là-dessous :

Ça, c'est le système symbolique.
Et ce qui échappe, les trous du filet, c'est le Réel.



Il fait ça avec sa lecture de Gerard de Nerval, notamment, il fait tout le temps ça, c'est-à-dire qu'il commence son travail de parole — je lui ai dit que c'était un griot, il a vécu en Afrique ! :-DD — en tout cas, il fait la même chose parce qu'il va approcher au plus près du centre vide, justement. Et là, il part d'une nouvelle de Nerval qui s'appelle *Angélique*, c'est un petit texte, c'est une petite nouvelle. Il part du principe *a priori* qu'en fait, c'est un texte beaucoup plus long que *L'Odyssée* et il va le prouver : cette année, il va faire huit ou neuf ou dix séminaires là-dessus, aussi passionnants les uns que les autres parce que c'est sa manière de tourner autour du **point vide du Réel** pour le cerner au plus près. Il

se sert là du génie de Gerard de Nerval qui lui avait sa propre mère qui l'a abandonné à sa naissance pour suivre son mari capitaine de l'armée napoléonienne. Elle est morte sur un pont à l'est entre l'Allemagne et la Pologne, il n'a pas connu sa mère. Donc il y a la tombe de sa mère, mais là où il est né, ce n'est pas loin de la tombe de Rousseau. Et la tombe de Rousseau, c'est une tombe vide, les cendres de Rousseau sont au Panthéon, juste là. Gérard de Nerval n'arrête pas de tourner entre aller vers l'est, c'est-à-dire dans la course contraire du soleil, mais il sait qu'il ne peut trouver que de la désolation là-bas, c'est-à-dire la tombe de sa mère. La tombe de sa mère, il n'y a rien, c'est forcément une très grande déception et un symbole pur qui est la tombe de Rousseau près de laquelle il a grandi.

Et justement, une tombe sans pathos, sans affecte, c'est un monument vide, mais qui célèbre celui qui a permis justement à la Révolution française d'avoir lieu par ses textes et même ensuite à Kant et à Hegel de déployer leurs systèmes.

Il a découvert notamment ce qu'était ce rapport entre l'homme naturel et l'homme de la police de la cité grecque et notamment que dès qu'il y a la marque de l'homme selon Rousseau, c'est pour ça qu'il émet ses promenades solitaires dans la nature, on lui demande pourquoi et là il déploie ça et là il dit :

**Hors de la domination
et de la servitude**



C'est-à-dire qu'il y a toujours, dès qu'il y a de l'homme, un système qui est mis en place où il y a de la domination et de la servitude.

Ça, ça a permis à Kant de déployer son système et ensuite bien sûr à Hegel et en même temps ça a permis la Révolution française.

Nerval, lui, tourne autour de Ermenonville et c'est très beau la manière dont il le raconte parce que c'est un très fin lecteur et il a repéré dans **la dimension horizontale** du texte que Nerval luttait contre sa psychose en quelque sorte et donc stabilisait par un mouvement régulier son avancée. Et puis, dès qu'il y a une **dimension verticale** dans le texte c'est qu'il était pris par des illuminations qui refaisaient flamber sa psychose. Il faut savoir que Nerval a eu des crises psychotiques extrêmement puissantes et qu'il s'est suicidé.

La plupart de ce qu'on appelle les « romantiques » bien que Rousseau soit considéré juste comme un précurseur, mais en fait, il va aussi beaucoup plus loin et Pagani explique bien que les romantiques sont des gens qui sont morts assez tôt ou qui devenaient fous parce qu'ils essayaient de vivre une sorte de clivage en eux qui est une articulation entre :

⇒ **le côté chrétien** : Dieu est transcendant, il n'y a plus d'être de Dieu, c'est juste dans notre manière de nous comporter avec les autres hommes que nous montrons si nous croyons ou pas, mais il n'y a pas de Dieu manifeste, il n'y a pas de Grand Autre, c'est ce que dit le Christ, il n'y a pas de grand Autre, on ne peut pas compter là-dessus. Il y a sa trace, comme on l'a vu, mais il n'est pas en tant que sujet actif ;

⇒ Et de l'autre côté **le monde grec, le monde païen** — c'est là aussi où Dominique Pagani est très fan et fin lecteur de Holderlin — lui est aussi païen en s'appelant Pagani que moi je suis chrétien en m'appelant Christian, j'ai trouvé ça intéressant dans notre relation — et comme il est musicien alors que moi je suis graphiste, je suis dans le monde visuel et donc ce qui m'importe c'est toujours **le noyau anhistorique au sein de l'histoire**, c'est la lecture de Walter Benjamin qui me plaît dans les marxistes, lui récupère ce noyau anhistorique. Pour les marxistes, ce serait tout historique en quelque sorte. Pour lui, c'est diachronique : une note vient après l'autre, même si c'est une fraction de seconde après... alors là, il y a du hors temps, il y a une dimension spatiale de l'art visuel par rapport à l'art musical. On a eu une rencontre très intéressante et je voulais en parler un peu avant peut-être de faire quelque chose avec lui parce que nous devons continuer à parler de ces choses-là ensemble.